

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

PAULINE DELABROY-ALLARD

ÇA RACONTE SARAH

ROMAN

**PRIX
« ENVOYÉ PAR LA POSTE »**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Sommaire

Dossier :

Pauline Delabroy-Allard
Prix « Envoyé par la Poste » 2018

02. Édito
03. Entretien avec Pauline Delabroy-Allard
06. Extraits choisis - Ça raconte Sarah
07. Article - Ça raconte Sarah

09. Félix Fénéon, Lettres & enveloppes rimées à Noura
11. Sigmund Freud et Romain Rolland
13. Dernières parutions
16. Agenda septembre-octobre 2018



Édito

Pauline Delabroy-Allard

Prix « Envoyé par la Poste » 2018

Nathalie Jungerman

Parmi les livres sélectionnés pour la quatrième édition du prix « Envoyé par la Poste », *Le malheur du bas*, d'Inès Bayard, (Albin Michel), *La grande idée* d'Anton Beraber (Gallimard), *Là où les chiens aboient par la queue* d'Estelle-Sarah Bulle (Liana Levi), *Ça raconte Sarah* de Pauline Delabroy-Allard (Minuit), *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné (L'Iconoclaste), cinq premiers romans très remarquables en cette rentrée littéraire, le jury présidé par Olivier Poivre d'Arvor a choisi de récompenser le livre de Pauline Delabroy-Allard, le 30 août dernier, au Palais de Tokyo.

Ça raconte Sarah, dont le titre joue avec les sonorités et laisse entendre deux fois le prénom, dit l'histoire d'un amour fou entre la narratrice, enseignante et mère d'une enfant, et Sarah, violoniste au sein d'un quatuor, rencontrée chez des amis, un soir de réveillon. L'originalité du livre ne tient pas du sujet mais de l'écriture qui sollicite les sens, de la langue, de la composition du texte, de la musique des phrases, de la tension lyrique, des respirations factuelles et distancées, du rythme qui épouse les moindres inflexions de la pensée narrative, qui épouse les moindres modulations de la passion amoureuse, ses fulgurances, sa vivacité, passion que Pauline Delabroy-Allard interprète, décrit, décrypte, transporte en littérature, de sa naissance à sa fin, avec une voix inédite, puissante, audacieuse.

Rencontre avec Pauline Delabroy-Allard qui a reçu deux prix littéraires (prix « Envoyé par la Poste » et prix des libraires de Nancy – « Le Point ») avant même la sortie de son roman, en librairie depuis le 6 septembre.

(À lire, dans ce numéro, le bel article que Corinne Amar a écrit sur *Ça raconte Sarah*...)

Entretien avec Pauline Delabroy-Allard

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous publiez un texte pour la première fois (hormis des articles pour la revue *En attendant Nadeau*). Était-ce votre première tentative d'écriture ?

Pauline Delabroy-Allard J'écris de la poésie depuis longtemps et j'ai tenu pendant des années un blog littéraire dans lequel je publiais de courts textes, des récits très personnels, de vie, d'autofiction, toujours accompagnés de photographies, et parfois de morceaux de musique et de petits films. C'était une sorte de terrain d'expérimentations. Mais effectivement, *Ça raconte Sarah* est ma première tentative de roman, un peu comme un premier long-métrage.

Vous êtes-vous fixé une date pour commencer ce livre ?

P.D.A. Le livre était en gestation depuis un moment, et quand mon emploi du temps me l'a permis - c'était en février 2016 -, je me suis mise à écrire aussitôt, de peur de ne jamais pouvoir le faire si je ne profitais pas de ce temps imparti. La vie quotidienne et l'écriture étant difficilement compatibles. Une fois le livre commencé, j'ai eu envie de le terminer et je m'y suis attelée pendant presque un an. Il se trouve que les premières pages ont été écrites aux Roches Noires à Deauville, face à la mer...

Comment est venue l'idée de ce roman dont le contexte est une amitié entre deux jeunes femmes qui se transforme en passion amoureuse ?

P.D.A. J'avais envie de raconter une passion « contemporaine », pas simplement une histoire d'amour mais véritablement une passion. Examiner, décrire comment elle prend racine à partir de circonstances banales et comment elle prend fin. Je voulais clôturer un livre sur ce sujet qui m'obsédait depuis quelques mois

avant que je me mette à écrire. Pour avoir vécu moi-même une passion, il m'a semblé intéressant de raconter, transporter en littérature ce qui était à l'œuvre dans ce que j'ai pu éprouver. Je ne voulais pas faire un témoignage mais essayer de trouver ce qu'on peut dire d'un tel sentiment.

Avez-vous su tout de suite qu'il y aurait une narratrice, que vous écririez à la première personne ? Je pense à Annie Ernaux qui, dans son journal d'écriture, *L'atelier noir* (éd. des Busclats, 2011) hésite entre la première et la troisième personne pour *Les Années*...

P.D.A. J'adore ce livre d'Annie Ernaux, *L'atelier noir*, qui montre son travail d'écriture, ses recherches, ses questionnements. Elle choisira d'ailleurs d'écrire *Les Années* à la troisième personne. Pour ma part, la question ne s'est pas posée. Je n'arrive pas pour le moment à écrire à la troisième personne. Je trouve cela compliqué et le « je » de la narratrice s'est donc imposé d'emblée.

Ça raconte Sarah se compose de deux parties. 82 petits chapitres forment la première, des paragraphes fragmentaires, un rythme rapide témoin de cette passion fulgurante, qui semble traduire l'accélération du cœur amoureux, et 30 chapitres figurent dans la deuxième partie, des paragraphes plus longs, comme une décélération, une cadence ralentie donnant une autre vision du monde qui entoure la narratrice...

P.D.A. Le désir de faire deux parties - enfin trois parce que je compte le prologue comme une petite partie à part - est venu en écrivant. Les deux parties principales sont différentes en termes de paragraphes mais aussi d'un point de vue de l'écriture, du rythme des phrases, ce qui était bien sûr intentionnel. Je voulais que



Pauline Delabroy-Allard
© Nathalie Jungerman

Née en 1988, **Pauline Delabroy-Allard** est professeure documentaliste au lycée Michelet de Vanves (Hauts-de-Seine). Elle a écrit pour *En attendant Nadeau*, journal en ligne de la littérature, des idées et des arts.

Ça raconte Sarah publié chez Minuit (6 septembre 2018) est son premier roman.



Pauline Delabroy-Allard
Ça raconte Sarah
Éditions de Minuit, sept. 2018
Prix « Envoyé par la Poste »
Prix des libraires de Nancy - « Le Point »

Le Prix « Envoyé par La Poste » s'inscrit dans une logique de soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis 20 ans : partenaire du Prix Wepler Fondation La Poste, du Prix Sévigné, du Prix Clara, du Prix Vendredi, elle a créé en 2015 le Prix des postiers écrivains et ce nouvel événement qui ouvre chaque année la saison des prix littéraires.



transparaissent à la lecture le sentiment d'urgence que procure l'état amoureux, et quand l'amour meurt, traduire les perceptions, les émotions de la narratrice par un ralentissement, un rythme plus calme propre à l'introspection. La première partie est centrée sur le personnage de Sarah et la seconde sur ce que la narratrice peut ressentir.

Réfléchissez-vous en écrivant à la forme que prendra le récit, à des « stratégies » romanesques ?

P.D.A. Oui, je réfléchis à la forme en écrivant. Je n'ai pas de phases de réflexions qui précèderaient l'écriture. J'ai un carnet de poche dans lequel j'écris des notes, des phrases, si je me trouve ailleurs que devant mon ordinateur et si quelque chose de fulgurant me traverse.

Je tiens un journal intime quotidiennement depuis des années, que j'écris donc sur du papier, mais il se trouve que le livre, je l'ai écrit sur un ordinateur et je regrette un peu de ne pas avoir de traces manuscrites qui témoigneraient de la progression de mon travail avec ses hésitations.

Il y a une attention particulière dans votre écriture à la matérialité des choses, aux sensations, à la musique, aux leitmotifs...

P.D.A. J'avais envie de montrer que l'amour se niche aussi dans des détails triviaux, une couleur de robe, un parfum, une saveur, un fruit, le passage des saisons... Ces éléments ponctuent le récit et forment, pour moi, l'axe autour duquel se trouve le véritable lien que l'on peut avoir avec quelqu'un. Je me suis penchée sur ces petites choses du quotidien qui peuvent marquer inexplicablement une histoire d'amour. Aussi, pour rendre hommage au personnage de Sarah qui est elle-même musicienne, j'ai essayé de faire du récit un objet musical, avec des leitmotifs, des expressions et mots récurrents qui pourraient s'apparenter au thème d'une composition.

S'insèrent dans le récit des fragments qui font allusion à une œuvre cinématographique, littéraire ou musicale avec une description précise, détaillée, factuelle, documentaire...

P.D.A. Ce doit être mon côté documentaliste ! C'est ce que j'appelle l'écriture objective qui, dans *Ça raconte Sarah*, ne concerne pas que les œuvres mais aussi les lieux. J'ai presque une obsession avec la précision géographique, la démographie... Ces fragments sont rattachés au texte, mais ils sont hors récit. Quand j'ai débuté l'écriture de cette première partie dont la cadence est très rapide, je me suis dit

qu'il fallait faire, pour le lecteur, des pauses, des respirations et j'ai eu l'idée d'introduire des paragraphes d'écriture objective, comme pour ralentir le rythme, revenir à des choses très concrètes quand le cœur s'emballait et que le personnage aussi, que l'amour prend corps : le nombre d'habitants d'une ville, la définition d'un mot, la fiche technique d'un film, etc. Cette écriture objective, ou plutôt factuelle comme vous le signifiez, était aussi une façon de mettre le pathos à distance, de ne pas sombrer dans une trop forte émotion.

L'enfant de la narratrice n'a pas de nom, elle se nomme l'enfant, une seule fois « ma fille »... L'histoire racontée excluait-elle tout autre prénom que Sarah ?

P.D.A. Oui, absolument. Il était hors de question que l'histoire maternelle, bien qu'elle soit présente en creux, prenne de l'espace. L'histoire de cette passion amoureuse devait dominer, tout surpasser et s'imposer même dans les phrases.

Vous faut-il travailler beaucoup pour écrire ? Avez-vous fait plusieurs versions ?

P.D.A. Oui, il y a eu plusieurs versions, mais à ma grande surprise, je l'ai écrit dans l'ordre du texte, c'est-à-dire du prologue à la scène finale où je me suis dit que le livre était terminé. Il n'y a pas eu de reconstruction, je n'ai pas pris un passage pour l'insérer ailleurs, à aucun moment je me suis dit que j'allais faire des découpages / collages que permet facilement l'ordinateur. Une fois que le manuscrit est arrivé chez Minuit, il y a eu une seule phase de travail avant les premières épreuves mais ce n'était pas grand-chose. Il s'agissait plutôt d'aller vers l'économie, le resserrement du texte, et c'était dans le sens de mon récit qui volontairement ne livre pas une fin définie et reste ouvert.

Qu'est-ce qui vous a davantage intéressée dans le travail d'écriture ?

P.D.A. J'ai adoré m'essayer à l'exercice du portrait. Le moment d'écriture de cette première partie qui est donc le portrait du personnage de Sarah était vraiment jubilatoire. Écrire la deuxième partie a été pour moi beaucoup plus difficile parce qu'elle est plus intérieure, plus introspective. Je n'arrive à écrire que dans l'extrême solitude et cette solitude me pesait davantage. Avec la première partie, j'avais par contre l'impression d'être accompagnée, grâce au personnage de Sarah, et c'était réjouissant.

Est-ce qu'à un moment donné vous avez

senti que le matériel, les mots, vous échappait et fonctionnait indépendamment de vous ?

P.D.A. Non. Je sais que c'est le cas pour certains écrivains mais je n'ai pas eu cette chance. J'ai eu l'impression de tout maîtriser, décider.

Quels sont les écrivains dont vous vous sentez proches ? Annie Ernaux, Marguerite Duras ?

P.D.A. Annie Ernaux m'est très chère parce qu'elle est la seule que j'ai réussi à lire pendant ma phase d'écriture. Je n'essaie pas d'écrire comme elle, mais elle m'a accompagnée pendant toute cette période où je ne pouvais rien lire, à part ses livres. Je les ai lus dans l'ordre chronologique, les uns après les autres, en les annotant... J'ai appris par cœur le dernier paragraphe de *Passion simple*, quatre lignes incroyables : « Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme ». Hervé Guibert est aussi un auteur que j'aime beaucoup et que je cite dans mon roman. Je relis souvent Barthes, et particulièrement *Fragments d'un discours amoureux*. Simone de Beauvoir aussi, mais de plus loin. Ces écrivains ont tous une place de choix dans ma bibliothèque même si je lis davantage les romans d'aujourd'hui.

Annie Ernaux saisit une réalité singulière et collective...

P.D.A. En effet. Dans mon roman, la singularité n'est pas rattachée à l'Histoire comme chez Annie Ernaux. Je n'ai pas voulu lui ressembler, mais je me sens proche d'elle et c'est aussi pour cette raison que je l'ai citée en exergue. J'étais très seule pendant cette année d'écriture et d'une certaine manière, elle était là. Marguerite Duras est aussi un écrivain qui me passionne, mais contrairement à Annie Ernaux, j'ai encore des lacunes, je ne connais pas son

œuvre dans son intégralité. Les livres d'elle que j'ai lus me touchent, me bouleversent, et j'aime particulièrement son écriture journalistique et cinématographique. Ses courts-métrages, son rapport à l'image et sa grande liberté me fascinent ainsi qu'elle-même, le personnage qu'elle représente et ce qu'elle disait du monde qui l'entourait...

« Écrire, c'est comment écrire et finalement dans les grands livres que nous aimons, ce n'est pas tellement l'intrigue, c'est la manière dont tout cela est fait et dont un bon livre, écrit pour nous, nous révèle à nous-même. » dit l'écrivain portugais Antonio Lobo Antunes dans une interview avec Alain Veinstein... Qu'en pensez-vous ?

P.D.A. Je suis d'accord bien sûr. Dans *Ça raconte Sarah* l'intrigue est secondaire et surtout entendue mille fois. Il n'y a rien de plus banal que cette histoire, l'histoire d'une passion amoureuse. L'originalité de ce livre ne se trouve certainement pas dans l'intrigue. J'attends de voir jeudi 6 septembre, jour de sa sortie en librairie, s'il trouvera son public, et s'il va révéler des gens à eux-mêmes. Écrire, c'est véritablement comment écrire, la construction du récit, la langue... Je ne saurais mieux dire.

Avez-vous envoyé votre texte à nombre d'éditeurs ? Qu'est-ce qui a guidé vos pas vers les éditions de Minuit ?

P.D.A. J'ai envoyé mon manuscrit à une vingtaine d'éditeurs à Paris et en Province. Il se trouve que j'ai eu la chance de recevoir plusieurs réponses positives et quand j'ai eu l'appel d'Irène Lindon, des éditions de Minuit, j'ai su que je n'hésiterai pas une seconde. C'était pour



Pauline Delabroy-Allard lors de la remise du prix « Envoyé par la Poste » le 30 août 2018 au Palais de Tokyo. Photo ©Thierry Debonnaire



De gauche à droite : Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur de France en Tunisie, Président du jury Pauline Delabroy-Allard, et Philippe Bajou, Secrétaire Général du Groupe La Poste et Directeur général Adjoint. Palais de Tokyo, 30 août 2018.



De gauche à droite : Marie Lliobères, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste, Olivier Poivre d'Arvor, Pauline Delabroy-Allard, Irène Lindon, Directrice des éditions de Minuit et Philippe Bajou. Palais de Tokyo, 30 août 2018.

moi tellement inespéré. J'en étais très heureuse. Nous nous sommes rencontrées dans la semaine qui a suivi mon envoi et tout a été réglé rapidement. Cette maison d'éditions représente pour moi un prestige littéraire. La plupart des écrivains que j'admire ont publié chez Minuit.

Qu'est ce que recevoir un prix littéraire pour un premier roman et même dans votre cas, plusieurs prix (vous êtes aussi lauréate du prix des libraires de Nancy-« Le Point » remis le 9 septembre) ?

P.D.A. Je suis très touchée, très émue bien sûr. Recevoir deux prix avant la parution du livre me rend confiante pour le jour de sa sortie en librairie. J'ai appris les résultats du prix « Envoyé par la Poste » avant de savoir pour Nancy, et ce prix décerné par la Fondation La Poste restera marqué dans mon esprit comme le premier prix de mon activité littéraire. Une telle récompense donne confiance non dans son travail d'écriture en général mais pour ce texte-là, qui existe et qui peut donc émouvoir un lectorat. Je pense aussi que chaque texte est une nouvelle fois...

Avez-vous déjà un prochain sujet en tête ? Un deuxième roman en cours de réflexion ?

P.D.A. Oui, un deuxième roman en cours de réflexion, c'est exactement ça. Pour l'instant, il n'est pas en cours d'écriture, mais je commence à avoir une idée de ce que j'aimerais écrire, sachant que ce qu'on écrit ne ressemble jamais vraiment à ce qu'on a envie d'écrire. Une idée se dessine en effet, mais il faut maintenant que je trouve un ton. J'ai très peur pour le deuxième roman ! D'autant plus que je ne m'attendais pas à une telle reconnaissance pour ce premier.

Les Membres du jury :

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur de France en Tunisie, Président du jury

Jean-Baptiste Andréa, Réalisateur, scénariste et écrivain (lauréat du 3ème Prix « Envoyé par La Poste »)

Dominique Blanchecotte, Présidente de Paris Sciences et Lettres Alumni

Marie-Laure Delorme, Journaliste

Serge Joncour, Écrivain

Marie Llobères, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste

Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur Adjoint de la rédaction du *Point*

Extraits choisis

Pauline Delabroy-Allard

Ça raconte Sarah

© Éditions de Minuit

I

9.

Je lui demande comment elle définirait la latence. Elle penche un peu la tête quand je lui explique que j'ai ce mot en surimpression sur les images de ma vie, qu'il ne quitte pas mon esprit, que je ne sais pas très bien pourquoi mais qu'il m'obsède.

Après un silence : « C'est le temps qu'il y a entre deux grands moments importants. »

13.

Elle me propose de l'accompagner à la Cartoucherie, voir une pièce de théâtre. Elle m'attend au métro Château de Vincennes, sur la ligne 1. Elle porte une robe qui ne lui va pas du tout, comme d'habitude. Elle me salue d'un grand rire, et elle parle pendant tout le trajet à travers le bois de Vincennes. La nuit tombe. Elle parle, elle parle, un vrai moulin à paroles. Elle est vivante. Elle me pose des questions sur mon métier, sur le lycée où j'enseigne. Elle ne s'arrête de parler que lorsque les lumières s'éteignent. Dans l'obscurité, nos genoux se touchent.

14.

Le théâtre s'appelle : Théâtre de la Tempête.

31.

C'est prodigieux de découvrir qu'elle prend plaisir exactement aux mêmes choses que moi, lire dans des cafés, manger japonais, aller au théâtre, se perdre dans des ruelles méconnues, organiser des fêtes. Elle habite Les Lilas, au bout de la ligne 11. Elle rit quand je lui raconte que je suis devenue spécialiste de la station République, que je vole, littéralement, pour faire le changement entre la ligne 8 et la ligne 11 quand je vais chez elle, parce qu'une rame de métro loupée et il me semble que le monde s'écroule, que perdre trois minutes sur le temps passé ensemble m'est intolérable. Elle rencontre ma fille, elles se jaugent quelque fois avant de bien s'entendre puis de s'entendre à merveille. Elle se réveille parfois avant moi, passe du temps avec l'enfant dans la cuisine, à préparer le petit déjeuner, ça m'émeut et ça m'amuse. C'est le printemps, la vie est douce, je ne regarde plus les pétales pâles des magnolias en sortant du lycée. Elle m'attend, c'est une surprise, dans un recoin, cachée des élèves. Elle ne sait pas que je n'écoute plus que des quatuors à cordes, que je regarde en boucle, dès que j'ai un instant seule, des vidéos dans lesquelles elle joue avec son quatuor à elle, que mes préférées sont celles où elle est premier violon, où tout son visage grimace dans l'interprétation, où elle ressemble à un monstre.

32.

Dans un dictionnaire médical. Latence : état de ce qui existe de manière non apparente mais peut, à tout moment, se manifester par l'apparition de symptômes.

II

19.

(...)Je tourne mon visage vers la lumière. Dehors, je suis dehors. Une odeur de fumée flotte dans l'air. C'est comme être revenue en enfance, d'être ici. Le soleil blanc du mois d'avril, au bord de l'Adriatique, ressemble au soleil blanc des mois d'avril de quand j'avais cinq ans. Les garages de rien, fabriqués avec un peu de bois et beaucoup de tôle, le mur en brique, au fond, et puis l'ancien jardin partagé au pied de la maison bleue, c'est comme si j'étais déjà venue ici, c'est comme si je connaissais déjà tout ça par cœur. Le vert amande des volets écroulés d'un ancien abri, cette odeur de fumée qui m'entête, le chant des oiseaux. C'est le printemps, c'est le printemps, un printemps à rendre mélancolique n'importe qui. Je ne sais plus pourquoi je suis venue ici, dans cette Italie paumée. Paris-Trieste, pour l'oublier, elle, Sarah ? Pour aller quelque part où elle n'est jamais allée, pour aller à un endroit dont elle n'a jamais prononcée le nom ? Un territoire vierge d'elle, de nous. Et voilà que je tombe sur l'enfance. À Trieste, il y a le temps retrouvé.

.....

Sites Internet**Éditions de Minuit**

<http://www.leseditionsdeminuit.fr/>

Le prix « Envoyé par la Poste »

<https://www.fondationlaposte.org/projet/pauline-delabroy-allard-remporte-le-prix-envoye-par-la-poste-2018/>

Rencontres avec Pauline Delabroy-Allard à l'occasion de la parution de son roman**Septembre**

Mercredi 12, Le Divan, Paris 15e.

Mercredi 26, librairie Compagnie, Paris 5e.

Dimanche 30, festival Correspondances Manosque-La Poste

Octobre

Mercredi 3, librairie Le Monte-en-l'air, Paris 20e.

Jeu 4, librairie Mémoire 7, Clamart.

Mercredi 10, librairie Passages, Lyon.

Mercredi 17 octobre, librairie Kléber, Strasbourg.

Jeu 11, librairie Les Traversées, Paris 5e.

Mercredi 24, librairie Le Square, Grenoble.

Mercredi 31, librairie La Nuit des temps, Rennes.

Novembre

Mercredi 7, librairie La Boîte à livres, Tours.

Vendredi 9, librairie Les Beaux jours, Tarbes.

Samedi 10, librairie Tonnet, Pau.

Mercredi 14, librairie Le Silence de la mer, Vannes.

Vendredi 16, librairie Tropismes, Bruxelles.

Mercredi 21, librairie Coiffard, Nantes.

Vendredi 23, librairie La Chouette librairie, Lille.

Samedi 24, librairie Ombres blanches, Toulouse.

Mercredi 28, librairie Mollat, Bordeaux.

Pauline Delabroy-Allard

Ça raconte Sarah

Par Corinne Amar

Ça raconte Sarah est le premier roman de Pauline Delabroy-Allard, envoyé par la Poste à plusieurs éditeurs, choisi et publié par les éditions de Minuit, et récompensé par le jury du prix littéraire présidé par Olivier Poivre d'Arvor et créé par Fondation La Poste. C'est l'histoire d'une passion entre deux jeunes femmes d'une trentaine d'années que l'amour prend par surprise un soir de réveillon chez des amis ; une amitié qui se transforme en passion, une passion douce, une passion folle, une passion toute, une passion partagée, somptueuse, montée aux nues, vécues aux nues et puis, orageuse, foudroyante, exclusive, ravageant tout sur son passage, ne laissant plus que bris, débris. La narratrice enseigne dans un lycée, vie inscrite dans un quotidien sans éclat, a un enfant qu'elle appelle *l'enfant*, comme si l'histoire racontée, excluait tout autre prénom que Sarah. Son amoureuse, son héroïne elle, est drôle, fantasque, impétueuse, musicienne qui voyage de par le monde avec son quatuor, et se jette à corps perdu dans son amour. *Ça raconte Sarah*, raconte Paris la nuit, le jour, les jeux de piste dans Venise – quand l'amoureuse doit repartir mais laisse dans la ville pour son amour les traces de son désir -, Trieste, le premier trio de Brahms, *ça raconte Sarah*, « raconte le moment précis où l'allumette craque, le moment précis où le bout de bois devient feu, où l'étincelle illumine la nuit, où du néant jaillit la brûlure. Ce moment précis et minuscule, un basculement d'une seconde à peine. » Le roman, magnifique, dans sa forme, sa phrase, son histoire, est écrit en deux temps ; le premier dressant le portrait de Sarah, le second racontant le voyage en Italie de la narratrice, loin, seule, la douleur de la séparation, la douleur de la passion. *Ça raconte Sarah*, tel un leitmotiv dans le roman, telle une obsession, bouleverse par sa grâce, sa foi, sa puissance narrative.

Pauline Delabroy-Allard (*Ça raconte Sarah*),

Inès Bayard, (*Le malheur du bas*)

Adeline Dieudonné, (*La Vraie vie*)

figurent dans la première sélection du prix GONCOURT, annoncée vendredi 7 septembre depuis le Salon du livre de Nancy... Et dans la liste du Prix GONCOURT DES LYCÉENS.

La grande idée d'**Anton Beraber**,

La Vraie Vie d'**Adeline Dieudonné**

sont dans la liste de la première sélection du prix RENAUDOT dévoilée le 4 septembre.

Estelle-Sarah Bulle (*Là où les chiens aboient par la queue*)

a remporté le prix STANISLAS 2018 remis le 8 septembre à Nancy, lors de la 40ème édition du Livre sur la place.

Le malheur du bas d'**Inès Bayard**,

Là où les chiens aboient par la queue d'**Estelle-Sarah Bulle**,

La vraie vie d'**Adeline Dieudonné**

font partie des quatre finalistes de la 17ème édition du Prix DU ROMAN FNAC remis le 14 septembre.



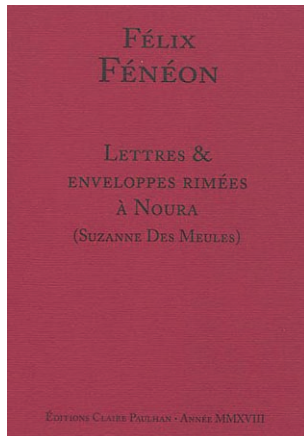
Sélection de la 4ème édition du Prix « Envoyé par la Poste »
Photo ©Thierry Debonnaire

Créé en 2015, le prix « Envoyé par La Poste » est ouvert à tout éditeur (à l'exception des éditeurs à compte d'auteur) qui a décidé de publier à la rentrée de septembre un roman ou un récit écrit en langue française. Ce prix récompense un ouvrage découvert par un éditeur, sans autre recommandation que le talent de l'écrivain, et qui a été adressé à son comité de lecture par voie postale. Le lauréat reçoit 2500 euros. Son livre est recommandé auprès du public et auprès des 500 000 postiers actifs et retraités. La Fondation La Poste passe commande de 600 exemplaires de l'ouvrage à l'éditeur.

Lettres & enveloppes rimées à Noura

Félix Fénéon

Par Corinne Amar



« Au cœur du Massif central, début 1912, dans la station thermale du Mont-Dore où Fanny (son épouse) prenait les eaux, Félix Fénéon succomba au charme de ce que l'on appelait une danseuse de caractère... Véritablement conquis, Fénéon qui entretenait habituellement ses liaisons secrètes, parut un mois plus tard au bras de sa nouvelle amie, Suzanne Des Meules, costumé en Pierrot blanc, à un bal de Mardi-Gras, donné à Paris par Kees Van Dongen. Fénéon avait alors cinquante et un ans, Suzanne, vingt-quatre ». Leur relation, libre, tendre, érotique par-dessus tout, et liaison sans possession, perdurera jusqu'à la mort de Fénéon, en 1944.

Né en 1861, mort quatre-vingt-trois ans plus tard, Félix Fénéon fut au cœur des arts et des lettres de l'avant Première Guerre mondiale ; critique d'art à l'influence invisible (souvent discret qui publia beaucoup, et parfois, sous un autre nom que le sien), directeur d'une dizaine de revues entre 1883 et 1903, novateur d'un genre pour les faits divers de grands quotidiens qui le rendit célèbre : les « Nouvelles en trois lignes » – modèles de concision journalistique en même temps que traités d'humour noir –, encourageant de jeunes écrivains, publiant des œuvres neuves, comme *Paludes*, de Gide ou les *Illuminations*, de Rimbaud, révélant au public les textes de Laforge, Mallarmé, Apollinaire ou encore, les tableaux de Pissaro, Signac, Seurat, Bonnard, Van Dongen, Maurice Denis... Son influence agit aussi au sein du mouvement anarchiste pour les droits des travailleurs, qu'il encouragea activement. Il marqua ses amis, ses maîtresses, sa femme même, qui l'aima avec dévouement, mais, personnalité à la discrétion légendaire, il ne laissa, concernant

sa vie, ni journal, ni mémoires. À tel point que, lorsqu'à la fin des années 60, l'universitaire Joan U. Halperin, à qui l'on doit une biographie de Félix Fénéon publiée dans la collection Biographies, *nrf*, de Gallimard (1991), montra certaines lettres érotiques retrouvées de sa correspondance à Noura, à Jean Paulhan, ce dernier en fut *un peu sonné*, qui avait connu « un Fénéon si délicat, usant de tant de circonlocutions », ne serait-ce que pour dire bonjour...

Les éditions Claire Paulhan publient aujourd'hui soixante-dix lettres érotiques (incluant cartes postales et télégrammes) et enveloppes rimées, de Félix Fénéon, écrites à sa maîtresse, Noura, écrites entre 1913 et 1942, suivies de cinq lettres de sa veuve, Fanny Fénéon à Noura.

Ce sont des lettres d'une fraîcheur folle, lorsqu'on connaît l'âge et la personnalité de celui qui les envoie – ode à la légèreté de l'être, à la beauté du corps aimé, à la volupté du désir, à la jouissance vigoureuse de l'amant, à la tendresse partagée. Lettres qui naissent entre 1913 et 1914, dans la proximité de la guerre et de sa barbarie, ne peuvent l'occulter, et pourtant, parviennent à la sublimer. « Ma Noura, [automne 1914] J'ai tant de douces raisons de penser à toi – que ce n'est certes pas par oubli que je ne t'ai pas écrit. (...) Les heures trop brèves que j'ai passées avec toi, cette nuit où les zeppelins ne sont pas parvenus à éteindre ton beau sourire, me restent précieuses. Elles ont d'ailleurs coïncidé avec le rétablissement d'une santé qui s'était un peu délabrée durant mon séjour à Londres. Quant à toi, sur qui nulle fatigue n'a prise, tu avais comme toujours ton teint magique. Sur les roses de tes joues et de ton coquillage, sur les blancheurs de ton corps et sur ses blondeurs en touffe, je mets des baisers et des baisers. » Il signera, par des *Caresses*, la priant de lui rappeler le livre qu'elle était curieuse de lire, et dont il avait oublié le titre, afin qu'il le lui expédie au plus vite. Illustré par des photographies d'époque, des aquarelles délicieuses, des dessins, des lavis, œuvres des peintres Émile Compard, Paul Signac ou du dessinateur, graveur Séverin Rappa ; *Noura nue* posant pour des peintres ou l'œil du photographe, *Noura habillée*, *Noura en costume*, *Noura en danseuse* ; c'est un petit recueil qui emporte l'adhésion par son charme, sa singularité, par une harmonie entre le texte et l'image, une affection vive, à la fois, de l'auteur pour son sujet, et de l'éditrice pour son auteur et son sujet. Noura – nom de scène qui, en arabe, signifie *lumière divine* – est belle et charmante, et pas seulement cela. Née en Suisse (1888-1975), installée en France où elle fera une carrière de danseuse, elle se portera

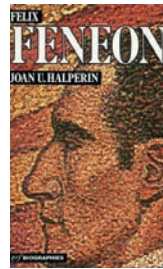
volontaire comme infirmière, pendant la Première Guerre, soignant, souriant, bienveillante et maternelle. Très rapidement, et curieusement acceptée par cette dernière, elle se liera d'amitié avec la femme de Félix Fénéon, Fanny – auraient-elles ensemble partagé quelques plaisirs érotiques ? Fénéon sembla le croire ou du moins, il le laissa entendre. Néanmoins, lorsque bien plus tard, en 1940, le couple se verra souffrant, vieillissant, elle n'oubliera ni l'un ni l'autre, leur prodiguant ses soins, voire les hébergeant chez elle, dans la petite maison qu'elle s'acheta, à Marseille, et dans laquelle elle vivait avec Raoul, son compagnon, un ancien acrobate de cirque. Noura n'est pas qu'un corps, elle a de l'esprit, et Fénéon ne manque de le louer. « (1er mars 1916), Cette photographie aux bras levés, au torse nu, m'a fait un plaisir très vif. À la vérité, ton image est plus nette encore dans mon souvenir que sur cette carte, et même, le voile qui couvre tout une région de ton corps m'est transparent (...). Pourquoi dans une de tes lettres t'ingénies-tu à te faire des reproches ? Tu as de l'esprit comme tu respirez : cela t'est si naturel que tu ne t'en aperçois même pas. (...) » À sa manière, il lui resta fidèle, et quoique souffrant d'un cancer et affaibli à la fin de sa vie, il n'en continua pas moins à lui écrire, et à composer de nouveaux vers pour elle. Quand il lui arrivait de vouloir mettre dans la confiance les facteurs, il laissait à l'enveloppe fantaisiste le soin de porter le message, et rimait ainsi ses enveloppes, qu'il y mit ou non un nom de rue ou un numéro... « Sur le bois goudronné, l'asphalte ou le galet / Du côtier boulevard Bonne-Brise, dédaigne / Vingt-trois, vingt-cinq car c'est au vingt-quatre que règne/L'étoile d'Opéra Des Meules-Alazet / Dont l'œil est angélique et le sein sans corset. »

À sa femme, du reste, Fanny, qu'il aima telle qu'elle était, encouragea dans ses entreprises (elle voulut acheter un cinéma, ouvrir une brocante), il écrivait des lettres charmantes qui témoignaient de son amour et de son dévouement. Elle l'adorait. C'était un homme de son temps, anarchiste convaincu, épris de liberté et d'individualité, sans

idée de possession, qui engagea sa vie à aimer plusieurs femmes (à commencer par sa mère), sans que cela lui posât de problème, dandy loyal, haïssant la prudence bourgeoise, courant *les excitations agréables*, fuyant *les excitations hostiles*.

Félix Fénéon
Lettres & enveloppes rimées à Noura (Suzanne des Meules).
 Édition établie, présentée et annotée
 par Joan Ungersma Halperin.
 Éditions Claire Paulhan, juin 2018. 190 p., 28 €. <http://www.clairepaulhan.com/>

Édition établie par Joan Ungersma Halperin qui rassembla les *Œuvres* plus que complètes de Fénéon (Droz, 1970) et écrivit sa biographie, *Félix Fénéon. Art et anarchie dans le Paris fin-de-siècle* (Gallimard, 1991).

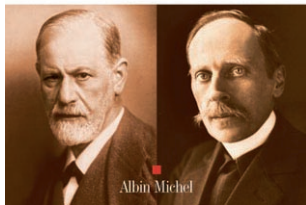


Joan Ungersma Halperin
Félix Fénéon. Art et anarchie dans le Paris fin-de-siècle (Gallimard, 1991)

Henri Vermorel Sigmund Freud et Romain Rolland

Par Gaëlle Obiégly

Henri Vermorel
Sigmund Freud
et Romain Rolland
Un dialogue



L'amitié de Sigmund Freud et de Romain Rolland est faite de désaccords, de différences et d'un point commun. L'un et l'autre ont connu un deuil précoce. Ce qui a mis fin à l'enfance ou, du moins, l'a marquée de la perte. Romain Rolland a cinq ans quand meurt Madeleine, sa jeune sœur. Tandis que Sigmund perd son petit

frère Julius à deux ans. Chacun subit les conséquences du deuil maternel. Romain Rolland voit celui de sa mère se prolonger ; elle y enferme son fils. Il a sans cesse à la consoler. Et dès son enfance, il est affecté de maladies qui alimentent une incurable peur de la mort. Freud, lui aussi, a vécu l'effondrement de sa mère alors qu'à deux ans il est encore en symbiose avec elle. Ce deuil de l'enfance alimente la relation des deux hommes, tant au plan de l'affection qu'à celui de l'échange intellectuel. Car, le sentiment océanique, qui en constitue l'aspect principal, a sa source dans un événement crucial de la vie de Romain Rolland, la mort de sa petite sœur au bord de l'Océan. Il s'agit d'un concept provenant d'un vécu. Ce concept, Rolland l'a élaboré à l'usage de son interlocuteur. Il propose à Freud d'y voir un élément originaire de la vie psychique. Si ce concept découle de l'éclair de Spinoza dont les deux sont lecteurs, Freud, lui, a connu un autre type de dérangement des sens. Et trente-deux ans après avoir éprouvé une sorte d'illumination blanche qui a troublé sa mémoire il ressaisit cet événement psychique survenu sur l'Acropole en 1904 en le rapportant à Romain Rolland. Il y a, là aussi, quelque point commun entre les deux hommes. Mais cette parenté s'associe à un écart dans les sensations et leur interprétation. Ainsi le sentiment océanique sera un moment essentiel de leur dialogue en ce qu'il donne la mesure des similitudes et des oppositions à l'œuvre dans leur rapport. L'amitié, tout comme l'amour, s'es-

time à l'effort de compréhension mutuelle. Ils ne se ménagent pas ; ne reculent ni devant leur point de vue ni devant l'application à l'exposer. Ou bien dans des lettres ou bien dans des écrits sans destinataire nommé mais où l'on pressent qu'ils abordent des questions chères à l'ami. Ainsi Freud s'appuie sur une lettre de Rolland, datée du 5 décembre 1927, dont les remarques sur le sentiment océanique ne lui « ont laissé aucun repos ». Il déclare même l'avoir mis au travail, dans un texte alors en cours d'écriture. Il s'agit du Malaise dans la culture. Freud y mentionne le sentiment nommé océanique par Rolland pour tenter de l'interpréter à son tour – dans le sens de la psychanalyse. *Mon essai, dit-il, s'étend à d'autres choses, traite du bonheur, de la culture et du sentiment de culpabilité ; je ne mentionne pas votre nom mais donne toutefois une indication qui le fera soupçonner.*

Qu'est-ce, au juste, que la sensation océanique ? C'est une expérience personnelle que Rolland situe au fondement du sentiment religieux. Il soumet sa conception à l'analyse de Freud dans une lettre de décembre 1927. Il faudra à celui-ci deux ans pour y répondre, non par courrier mais dans un ouvrage. En effet, le premier chapitre du *Malaise dans la culture* est consacré à la sensation océanique sous l'angle de la psychanalyse. On peut y voir une lettre ouverte à Romain Rolland dont les propos ont stimulé la pensée de Freud. Leurs divergences sur l'existence d'un sentiment religieux naturel font l'objet d'un échange fructueux pour la science et pour l'art. Ils abordent l'âme humaine par des accès très différents, évoluent dans des mondes étrangers. Freud est fermé à la mystique ; Rolland y consacre des ouvrages. De même pour la musique. Malgré des sensibilités, des structures, des approches aux antipodes, l'amitié perdure jusqu'à un certain point. Rolland fournit à Freud quelques sujets d'études, bien qu'ils ne soient d'accord sur presque rien. C'est, du reste, la raison du dialogue entre le penseur et l'écrivain. Par une lecture précise de leur correspondance et de leurs œuvres, Henri Vermorel étudie la relation des deux hommes. Il met en lumière ses enjeux intellectuels, considérables. Romain Rolland est l'auteur de livres nombreux où il a investi ses talents de diverses manières, alors que Freud a pour centre d'intérêt uniquement la psychanalyse qu'il a créée. C'est un genre hybride, qui se situerait entre la médecine, la philosophie et la littérature. On perçoit, à la lecture d'extraits de lettres, que ce sont les fictions de Rolland qui donnent à Freud le plus de plaisir et peut-être le plus matière à penser. Mais alors parce qu'il a à cœur de sonder les origines de la création. On doit à Freud des études sur le génie créateur dans le domaine de la littérature et de l'art. Il s'agit des arts visuels, mais à la

musique il n'entend rien, contrairement à Romain Rolland. Ce dernier a consacré ses premiers travaux d'historien aux origines du théâtre lyrique moderne. Cette étude lui aura permis d'exhumer, en novateur, Monteverdi et l'opéra baroque alors oubliés. Mais surtout il a porté son attention sur Beethoven dont il a écrit une biographie axée sur ses grandes époques créatrices. Cette analyse des sources de la création musicale fait écho aux travaux de Freud sur le génie. Leurs approches, il faut y insister, diffèrent là encore.

Ce que ce livre colossal, sobrement intitulé *Sigmund Freud et Romain Rolland*, examine tient à l'antagonisme constant des deux hommes. Fécond pendant une longue période, stimulant pour la pensée de Freud, favorable à leur amitié, il débouche, néanmoins sur une inimitié durable. Les échanges de Rolland et de Freud – qui ne se sont rencontrés qu'une fois – mettent en évidence chez le penseur viennois une tension entre l'esprit des Lumières et le romantisme. Sa fibre rationnelle se heurte le plus souvent à la veine mystique de l'écrivain français. Il faut reconnaître à Freud une bonne volonté à l'égard des tendances spiritualistes de son ami. Bien qu'il s'avoue fermé à cela, il essaie de pénétrer dans la « jungle hindoue » en lisant l'ouvrage que Rolland a consacré à la mystique indienne. Si Freud ne s'est jamais intéressé à ces sujets, cela tient, dit-il aux limites de sa nature. « L'amour hellénique de la mesure, le prosaïsme juif, l'anxiété du petit-bourgeois », de son propre aveu, lui ont fait se tenir à l'écart des thématiques de l'extase. Pourtant, la religion est un sujet que le psychanalyste a très souvent traité, avec celui de la sexualité. Mais d'une manière qui ne correspond pas aux attentes de Romain Rolland, selon ce qu'il lui écrit après avoir lu *L'avenir d'une illusion*. Rolland regrette que n'y soit pas abordé le sentiment religieux spontané, « le fait simple et direct de la sensation de l'éternel ». L'approche de Freud porte sur la critique des dogmes, des livres saints et s'interroge sur la valeur générale d'une expérience intérieure vécue individuellement. La vérité des doctrines religieuses s'appuient-elles sur un état extatique rare et personnel ? Dans ce cas, quelle importance peut avoir pour les autres une expérience religieuse individuelle ? Quelle place la religion occupe-t-elle dans la culture ? Telles sont les questions fouillées par Sigmund Freud stimulé par les conceptions toutes autres de Romain Rolland.

Un dialogue
Sigmund Freud et Romain Rolland
Textes réunis par Henri Vermorel
Éditions Albin Michel
En librairie le 6 septembre 2018.

Éditions Albin Michel
<http://www.albin-michel.fr/ouvrages/sigmund-freud-et-romain-rolland-9782226435613>

Henri Vermorel, psychiatre et docteur en psychologie clinique, ancien médecin chef des hôpitaux psychiatriques, a commencé sa carrière dans les années 50. Membre de la Société Psychanalytique de Paris, Henri Vermorel a exercé la psychanalyse à Chambéry et présidé le groupe lyonnais de psychanalyse. Il a enseigné la psychologie clinique et la psychanalyse à l'Université de Savoie pendant près de trente ans.

Sur le site de la Fondation La Poste :

**Correspondance entre Romain Rolland et
Stephane Zweig**

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-sevigne-2017-correspondance-romain-rolland-et-stephan-zweig/>

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso & Corinne Amar

Romans



Marc Petitjean, *Le Cœur. Frida Kahlo à Paris*. Vingt ans après la mort de son père, Marc Petitjean est contacté par un écrivain mexicain qui lui apprend que son père et Frida Kahlo ont eu une histoire d'amour (des lettres de Michel Petitjean ont été retrouvées dans les archives de l'artiste). Il savait qu'ils avaient sympathisé lors du séjour parisien de la peintre en 1939 et qu'elle lui avait offert *Le Cœur*, tableau qu'il a eu sous les yeux toute son enfance, mais son père n'a jamais parlé d'un lien plus intime. Intrigué par ces révélations, le fils se lance sur les traces de cette idylle. Quand Frida Kahlo débarque

à Paris en janvier 1939, elle est accueillie par André Breton et sa femme Jacqueline Lamba. Six mois plus tôt au Mexique, les Breton ont été hébergés avec Léon Trotski par Diego Rivera et Frida Kahlo dans leur maison de San Angel. Fasciné par son voyage, le pape du surréalisme veut organiser une exposition sur le Mexique et a convaincu Frida Kahlo d'y montrer ses œuvres. Frida subjugue tant par sa personnalité que par ses tenues originales. Elle se lie avec Dora Maar, Marcel Duchamp et sa compagne Mary Reynolds, assiste aux réunions des surréalistes et critique dans ses lettres leur obsession intellectuelle et leur manque de discernement vis à vis de Breton. Michel Petitjean est « ethnologue, ingénieur agronome, militant de gauche, journaliste, et fréquente les milieux artistiques et mondains ». Proche des surréalistes, amant de Marie-Laure de Noailles, il participe au montage de l'exposition à la galerie Renou et Colle. Entre autres affinités, Frida et lui ont en commun de s'intéresser de près à la guerre d'Espagne et d'être très impliqués politiquement. L'auteur suppose que son père a sans doute été ému par les toiles et les souffrances physiques de l'artiste mexicaine et voit dans *Le Cœur* « un condensé des principales caractéristiques de l'art de Frida Kahlo et de sa biographie : intimité, identité, souffrance physique et psychique, références à la culture mexicaine, références à l'histoire de l'art. » Les expositions de New York et de Paris sont déterminantes pour Frida Kahlo, la reconnaissance internationale de son art lui permet de s'émanciper de son mari Diego Rivera. Conservant à leur courte romance son parfum de mystère, Marc Petitjean imagine ce qui a pu rapprocher son père et cette artiste engagée et anticonformiste, redécouverte par les féministes aux États-Unis et en Europe dans les années 80. Éd. Arléa, 172 p., 17 €. Élisabeth Miso

Nina Bouraoui, *Tous les hommes désirent naturellement savoir*. Je me demande parmi la foule qui vient de tomber amoureux, qui vient de se faire quitter, qui est parti sans un mot, qui est heureux, malheureux, qui a peur ou avance confiant, qui attend un avenir plus clair. Je traverse la Seine, je marche avec les hommes et les femmes anonymes et pourtant, ils sont mes miroirs ». Le récit, autobiographique et dédié à ses parents, commence ainsi, par cette réflexion de l'auteur autour de l'amour, de celui, anonyme ou pas, qui en est habitué, *déshabité*, dans cette foule qu'elle observe, qu'elle traverse et qui ne lui est pas étrangère. C'est l'occasion pour elle de revenir sur ses années post-adolescentes à Paris, son enfance à Alger, ses



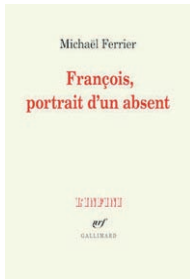
rencontres amoureuses et la découverte de son homosexualité. Il y a l'image de sa mère, Bretonne qui épousa son père, Algérien, astre lumineux autour duquel elle gravite, et la première des femmes aimées, celle à qui elle veut tant plaire, celle qui aime tant les livres qu'elle les tient contre son cœur, celle pour qui elle veut écrire, celle qui lui apprend à la fois, la poésie, la littérature, mais aussi la violence du monde ; il y a les lieux de prédilection, notamment, le Katmandou, rue du Vieux-Colombier, club fameux des années 80, réservé aux femmes, où elle passe ses nuits, en cachette (craignant que des amis, sa famille, ne devinent son orientation sexuelle). De là, elle observe le monde, ce monde où elle apprend l'amour, le désir, la trahison mortelle, quand elle aime, est quittée ; ce monde qui, parce qu'il lui est transgressif, la mènera droit à l'écriture. Et puis, il y a, en filigrane, le souvenir du pays d'où elle vient, Alger, qui la ramène à l'enfance, à ses perceptions de la sensualité, ses parfums, sa liberté, et puis aussi, aux silences, au passé, à la famille, la honte, à ces mystères qui hantent, aux combats menés pour assumer ces identités. Éd. JC Lattès, 256 p., 19 €. Corinne Amar



Serge Bramly, *Pour Sensi*. « Nous marchions en direction de la place de la République lorsque Rivka m'a annoncé qu'elle mettait fin à notre liaison. Elle ne voulait plus continuer comme ça. « Ce n'est pas ma vie », a-t-elle déclaré. Et elle a répété la sentence en l'accompagnant d'un geste circulaire assez véhément pour englober la rue du Faubourg du Temple, les platanes jaunissants du canal, Paris, le ciel qui s'assombrissait. *Ce n'est pas ma vie*. » Le narrateur, amant épris et écrivain jusque-là avec un livre à terminer, voit, en même temps, s'ébranler les deux grands axes de sa vie ; Rivka, la jeune femme avec qui il entretenait une liaison adultère depuis près de deux ans (elle est mariée, il a une compagne), vient de le quitter ; son dernier roman, en librairie depuis peu, laisse un autre vide, abyssal celui-là aussi. Il lui faut aussitôt se remettre à l'écriture, être dans la construction à nouveau, reprendre ce qui l'anime. Il a bien un grand projet, l'histoire de la conjuration de Catilina. Hélas, il a beau s'y mettre, la page reste blanche. Et tous les amants, tous les écrivains ont un jour, dans leur vie, éprouvé cette angoisse-là, sourde, ingrate ; la crainte de ne plus jamais – jamais – pouvoir à nouveau, ni aimer ni écrire, et qui, en regardant le ciel maussade et cataracté du jour, ne peuvent s'empêcher de constater que, *de toutes les façons*, « une clarté radieuse » n'aurait rien changé à l'affaire. Cette sensation de vide, d'échec, amène le narrateur à réfléchir, remonter le cours du souvenir, explorer la mémoire et ses méandres, espérer comprendre. Surpris de se sentir éloigné de sa propre vie, *figurant fictif d'une fiction*, il ne demande qu'à reprendre les rênes. C'est le roman d'une introspection, d'un moment de vie suspendu entre deux moments phares ; celui qu'on connaît et celui à advenir ; c'est une histoire de deuil et de don, d'abandon et de reconquête de soi... Éd. JC Lattès, 270 p., 20 €, Corinne Amar

Récits

Michaël Ferrier, *François, portrait d'un absent*. « On dit que les grandes douleurs sont muettes, ou que la souffrance laisse sans voix. Ce n'est pas tout à fait exact. Quand un ami meurt, une partie de notre voix meurt pour toujours avec lui. » Le 26 décembre 2013, Michaël Ferrier a perdu un être cher. Son ami d'adolescence François Christophe et sa fille Bahia ont été emportés par une vague sur l'île de La Graciosa au large des Canaries. Le romancier s'est jeté dans la rédaction de ce livre par peur de l'oubli et pour explorer sa relation à cette disparition. « La littérature est l'art du deuil par excellence et, dans sa fragili-



té même, le papier est supérieur au marbre. » écrit-il dans ce vibrant hommage à son ami absent. Ils se sont rencontrés au lycée Lakanal à Sceaux. La première fois qu'il l'a vu, François se tenait au milieu du couloir de l'internat comme s'il l'attendait. Ils préparaient l'École normale supérieure et faisaient les 400 coups. Deux années inoubliables de rires, de nuits alcoolisées et enfumées, de liberté sexuelle, de passion partagée pour la littérature, le cinéma, Theloumon et Gustav Leonhardt. Quand Michaël s'est installé au Japon, François lui a rendu vi-

site et ce périple nippon a agi sur lui comme un révélateur, lui ouvrant d'autres perspectives, aiguisant son goût pour le voyage. Diplômé de la Fémis, assistant d'Alain Cavalier sur *Libera me*, il s'est détourné de la fiction pour se consacrer un temps au documentaire, puis s'est totalement épanoui à Radio France comme réalisateur de fictions. Un projet commun d'écriture de film retenu par la Villa Kujoyama à Kyoto a été l'occasion d'un second séjour au Japon pour François mais aussi la cause de leur unique brouille. Michaël Ferrier fait le portrait d'un homme à la « présence suraiguë », avide d'expériences et de rencontres, à l'écoute des autres, généreux, intelligent, cultivé qui lui évoquera toujours l'image d'une fenêtre car « comme une fenêtre, il fabrique une certaine forme de lumière. » Avec pudeur et délicatesse, il sonde la beauté et l'intensité du lien qui les unissait, livrant une sensible réflexion sur l'amitié « (...) l'amitié est un espace illimité, perpétuellement décentré, dans lequel règne le silence ou le rire, et où le temps paraît à la fois s'arrêter et se multiplier. » Éd. Gallimard, L'Infini, 256 p., 20 €. [Élisabeth Miso](#)



Chris de Stoop, Ceci est ma ferme.

Traduction du néerlandais (Belgique) Micheline Goche. Après le suicide de son frère, Chris de Stoop retourne dans la ferme familiale, dans le Pays de Waes en Belgique. Être paysan ne le motivait pas, il voulait écrire et est devenu grand reporter. Il est parti pendant vingt ans, mais cette ferme est aussi la sienne, le polder de Zaligem son royaume.

« (...) je me promène dans le Zaligem. Je respire. Chaque fois que je viens dans le polder, j'éprouve une sensation de vide et de calme. Le vent chasse mes idées sombres et me console. Plus rien

n'existe que les champs, les ruisseaux, les animaux. » Son frère n'était heureux que juché sur un tracteur ou entouré de vaches dans une étable. Sa mère et son frère ont dédié leur existence à l'exploitation agricole. Sa mère trop âgée et dépendante ne peut plus vivre chez elle, ce qui n'a de cesse de la tourmenter. Pour elle, jusqu'à sa mort, il veut prendre soin de la ferme et témoigner avec ce livre des dégâts humains et environnementaux observés dans cette partie de l'Europe. En quelques décennies les intérêts mercantiles (projet d'extension du port d'Anvers) et les

directives européennes en matière de gestion environnementale ont eu raison du monde rural. Les paysans sont expropriés, les fermes centenaires démolies, des réserves naturelles sont créées artificiellement modifiant un équilibre séculaire. L'horizon qu'il aimait scruter enfant avec son frère s'est soudainement rétréci. Aujourd'hui la ferme est cernée par une entreprise de tomates, une villa, l'autoroute, un magasin de meubles et par des éoliennes. « Le lointain a disparu définitivement. Départ aussi définitif que la mort. Or, si le lointain disparaît de votre vue, il disparaît aussi de votre tête. Alors, vous n'avez plus une vision globale. » Chris de Stoop parle admirablement bien de son attachement à cette terre, de la beauté des paysages de polders de son enfance, de la vie au grand air, des animaux, des saisons, de la complicité avec son frère, de la tendresse de leur mère. Il fait entendre la colère et le désarroi des familles contraintes d'abandonner leur propriété, pointe l'incohérence des politiques écologiques menées et les risques encourus à vouloir dominer la nature ou à déconnecter les hommes et les lieux de leur histoire. « La nature doit précisément être plus grande que nous, nous dépasser, nous montrer notre médiocrité. C'est pourquoi elle nous attire, nous fascine, prend du sens à nos yeux. » lui souffle, sous le ciel du Zaligem, Glenn Deliege, philosophe de l'environnement à l'université de Nimègue. Éd. Christian Bourgois, 320 p., 20 €. [Élisabeth Miso](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Prix « Envoyé par la Poste » – 4ème édition. Remise du prix le 30 août 2018, Palais de Tokyo, Paris.

Ce prix littéraire récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier pour la rentrée littéraire de septembre.
Remise du prix le 30 août au Palais de Tokyo à 18h00 : Pauline DELABROY-ALLARD pour son livre *Ça raconte Sarah*, Éditions de Minuit.

Pauline DELABROY-ALLARD sera au festival des Correspondances Manosque-La Poste le dimanche 30 septembre.

15h • Pauline Delabroy-Allard & Joachim Schnerf
Place d'Herbès – Manosque

<https://www.fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-envoye-par-la-poste-2018/>

Prix Vendredi – 2ème édition. Sélection le mardi 11 septembre 2018 Remise du prix le mardi 16 octobre 2018.



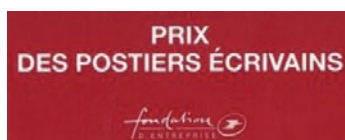
Les éditeurs Jeunesse du Syndicat national de l'édition en partenariat avec la Fondation d'Entreprise La Poste organisent, pour la seconde année consécutive, le Prix Vendredi, prix national de littérature ado.

Une sélection de dix romans sera annoncée le mardi 11 septembre 2018.
Pour l'édition 2018, le jury est à nouveau composé de Philippe-Jean Catinchi (Le Monde), Françoise Dargent (*Le Figaro*), Catherine Fruchon-Toussaint (RFI), Michel Abescat (*Télérama*), Raphaële Botte (*Mon Quotidien ; Lire*), Marie Desplechin (journaliste et auteure) et Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire).

L'objectif de ce Prix, nommé « Prix Vendredi », en référence à Michel Tournier, est de mettre en valeur la richesse et la créativité de la littérature jeunesse française contemporaine.

<https://www.sne.fr/actu/prix-vendredi-2018-deuxieme-edition-du-prix-national-de-litterature-ado/>

Prix des Postiers écrivains – 4ème édition. Sélection le 15 septembre 2018



Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

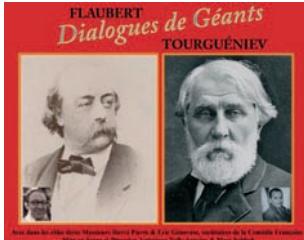
Remise du Prix en janvier 2019 par le Président lors de la cérémonie des vœux.

<http://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur/>

Spectacles

« Dialogues de géants, correspondance Tourgueniev, Viardot, Flaubert »

Le 1er octobre 2018 à Paris



Compagnie Les Signatures.

Le spectacle lecture « Dialogues de géants » a pour objet de saluer le 200ème anniversaire de la naissance d'Ivan Tourgueniev, né à Orel (en Russie) le 28 octobre 1818. Il s'agit pour la Compagnie Les Signatures de proposer une lecture théâtralisée par des Sociétaires de la Comédie Française, d'une trentaine de lettres choisies parmi l'abondante correspondance que Tourgueniev échangea avec Gustave Flaubert, autre géant de la littérature ainsi qu'avec Pauline Viardot, l'une des légendes de l'art lyrique du XIXème siècle, égérie et interprète de Berlioz, Gounod, Meyerbeer, Massenet ou Saint-Saëns. Via leurs correspondances, ils donnent à voir les liens singuliers et profonds – soit d'amitié, soit d'amitié amoureuse – qui les liaient et témoignent avec brio de l'univers intellectuel, artistique et politique de leur époque.

Avec Françoise Gillard (Pauline Viardot), Christian Gonon (Gustave Flaubert) et Eric Génovèse (Ivan Tourgueniev), tous trois Sociétaires de la Comédie Française, Alain Ghazal, récitant, et Florence Hennequin, violoncelliste.
(À Bougival en juin)

Auditorium du Siège de La Poste, à Paris, le 1er octobre, sur invitation.

Festivals

Les Correspondances Manosque La Poste, 20ème édition. Du 26 au 30 septembre 2018



La Fondation accompagne principalement les soirées lectures de correspondance :

Mercredi 26 à 21h :

Lecture par Jacques Gamblin « Manosque en toutes lettres » ;

Jeudi 27 à 21h :

Lecture musicale par Mathieu Amalric et Dominique Mahut « Lettres d'amour d'un jeune soldat » de Jacques Higelin ;

Vendredi 28 à 21h :

Lecture musicale par Laure Calamy accompagnée de Jérémy Hababou « Le fusil de chasse » de Yasoushi Inoué ;

Samedi 29 à 21h :

Lecture par Laurent Poitrenaux & Dominique Reymond « Lettres de Simone de Beauvoir à Nelson Algren » ;

Dimanche 30 à 18h :

« Le Live Magazine » des Correspondances.

Conférences de presse :

à Manosque le 7 septembre et

à Paris, à la Société des Gens de Lettres, le 10 septembre en présence de :

Serge JONCOUR, *Chien-Loup*, Flammarion

Maylis de KERANGAL, *Un monde à portée de main*, Verticales

Nicolas MATHIEU, *Leurs enfants après eux*, Actes Sud

Les auteurs liront un extrait de leur livre.

<http://correspondances-manosque.org/le-programme-en-pdf>

Les Cafés littéraires de Montélimar, 23ème édition Du 4 au 7 octobre 2018



La Fondation soutient d'une création d'une lecture mise en scène à partir d'un roman épistolaire :

Trois filles en colère d'Isabelle Pandazopoulos, Gallimard Jeunesse.

Vendredi 5 octobre - 20h30 - Montélimar - Le Calepin

Lecture théâtrale et rencontre avec l'auteure.

Dans un décor simple mais avec pour partenaire de jeu un vidéo projecteur.

13 personnages, 3 pays, 1 seul but : devenir des femmes libres !

De Paris à Berlin ouest, de la Grèce à Paris...

Tour à tour mères, filles, cousines, amies...

Dans un tourbillon de personnages, on vibre avec elles, on tremble, on se révolte ensemble. De la dictature des colonels, au silence des rues de Berlin et au fracas des battements de cœurs des étudiants parisiens il n'y a qu'une lettre...

De 1966 à 1968, les 3 comédiennes emmènent le public dans une épopée, épistolaire !

Lecture de 40 min. suivie d'une rencontre avec l'auteure ISABELLE PANDAZOPOULOS

La Fondation La Poste accompagne 3 rencontres parents/enfants avec pratique artistique, en lien avec les structures scolaires (école et collège) des zones prioritaires de Montélimar,

Elle est également associée à la « Journée PRO » consacrée à La Correspondance :

RENCONTRES PROFESSIONNELLES / JOURNÉE PROFESSIONNELLE 2018

LA CORRESPONDANCE

Tout au long de la journée les invitées aborderont les différentes facettes de la correspondance, qu'elle soit réelle ou imaginaire.

Isabelle Pandazopoulos, auteure (*Trois filles en colère* chez Gallimard jeunesse) et enseignante à l'ESPE (école Supérieure du Professorat et de l'Enseignement).

Isabelle Stoufflet, éditrice, Gallimard Jeunesse.

Claire Do Serro, éditrice, directrice de la collection Les Affranchis aux éditions NiL.

Julia De Gasquet, comédienne et directrice artistique du Festival de la correspondance de Grignan depuis 2015.

Vendredi 5 octobre

9h00 à 16h30 - Montélimar - La Manut'

Médiathèque Intercommunale

<http://www.lescafeslitteraires.fr>

Lettres d'amour au Musée du Louvre-Lens Du 4 au 7 octobre 2018



À l'occasion de l'exposition « Amour », qui se tiendra du 26 septembre 2018 au 21 janvier 2019, le Musée Louvre-Lens programme un temps fort « Lettres d'amour » du 4 au 7 octobre.

Cette manifestation a pour but de mettre à l'honneur et redonner ses lettres de noblesse à la correspondance notamment amoureuse, auprès de tous les publics, de façon simple, accessible, pédagogique, festive.

Judi 4 octobre à 18h00 à La Scène : « Lettres d'amour, secret des amants », conférence de Philippe Brenot, psychiatre et anthropologue.

Vendredi 5 octobre à 19h00 à La Scène : « Je t'écris mon amour » spectacle Compagnie Astrov sur le thème de l'amour épistolaire sur smartphone.

Samedi 6 et dimanche 7 octobre à 14h, 15h, 16h et 17h : « Lis-moi les plus belles lettres d'amour » avec les bénévoles de l'association Lire et faire lire qui auront en amont participé pendant deux jours à un atelier de préparation pour donner de la force à leurs lectures et occuper l'espace.

Dimanche 7 octobre à 15h30 : « dictée amoureuse, les lettres d'amour célèbres ». Concours avec trois niveaux de difficulté.

- En continu tout le week-end :

Boîte aux lettres : les visiteurs déposent dans la boîte leur lettre d'amour idéale

Présence d'un écrivain public : pour aider ceux qui le souhaitent à écrire la plus belle des déclarations

Rencontre avec Clémentine Vidal Naquet (sous réserve) : présentation et dédicace de son livre « Correspondances conjugales 1914-1918, dans l'intimité de la Grande Guerre »

Ateliers Twitter « Pépiements d'amour » : de nombreuses œuvres exposées dans la Galerie du temps du musée décrivent le sentiment amoureux. Les visiteurs imaginent les histoires d'amour des œuvres en 280 caractères.

Atelier « Petits mots d'amour » : les visiteurs déclarent leur flamme au musée du Louvre-Lens sur des petits billets personnalisés, et repartent avec un petit mot écrit par d'autres visiteurs.

<https://www.louvre-lens.fr/cycle-les-lettres-damour/>

Films documentaires

Série documentaire « Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler »

Roche Productions, Arte

Avant première le 18 octobre 2018

Publicis Champs Élysées, Paris (sur invitation)



Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler est une série documentaire de 2 x 52 minutes signée par **Jérôme Prieur**, créée à partir d'un corpus de manuscrits (20 000 pages de lettres et témoignages) collectés en 1939 auprès de réfugiés allemands et conservés à l'université de Harvard.

Le but était de recueillir un matériau permettant à trois chercheurs d'étudier les effets psychologiques et sociaux du national-socialisme sur la population allemande. Les témoignages affluèrent du monde entier, de Juifs allemands et autrichiens ayant réussi à fuir le Reich, de communistes, syndicalistes, de citoyens peu politisés, tous contraints à l'exil...

Ces manuscrits restés quasiment inédits offrent un large panorama du quotidien sous le régime nazi. L'objectif du film est de raconter à l'échelle individuelle ces années 1933-1939 qui jetèrent plus de 5000 personnes sur les routes de l'exil.

Il met en lumière une période historique peu traitée dans les documentaires sur le nazisme : l'avant-guerre. Il permettra de comprendre comment « à hauteur d'homme », au jour le jour, une démocratie se transforme en dictature.

Il met en lumière une période historique peu traitée dans les documentaires sur le nazisme : l'avant-guerre. Il permettra de comprendre comment « à hauteur d'homme », au jour le jour, une démocratie se transforme en dictature.

Films produits par Roche Productions, en coproduction avec la chaîne ARTE.

Avant première au Cinéma Publicis des Champs Élysées, Paris, le 18 octobre 2018 en présence de Jérôme Prieur, sur invitation.

Ateliers d'écriture

« Familles à l'épreuve de la guerre »

Ateliers d'écriture / Exposition temporaire

Du 2 juin au 2 décembre 2018

Musée de la Grande Guerre de Meaux



Ateliers de correspondance à destination des jeunes visiteurs du musée dans le cadre de l'exposition temporaire Familles à l'épreuve de la guerre, du 2 juin au 2 décembre 2018, reconnue d'intérêt national, avec pour objectif de faire connaître ce qui liait le front et l'arrière en 1914-1918 : la correspondance.

Quelles répercussions la Grande Guerre a-t-elle eues sur les familles qui ont subi le conflit ? En quoi la Première Guerre mondiale a-t-elle bouleversé la vie des foyers ? La rupture provoquée par la guerre est profonde et brutale, à la fois dans le cours de l'histoire européenne et mondiale, mais aussi dans les destins individuels. Grâce à ses collections et aux prêts d'institutions publiques ou de particuliers, le musée présentera près de 300 pièces de collections, dans une scénographie intimiste, qui révéleront avec force et sensibilité comment les cadres et les repères familiaux se brouillent, comment les liens de sang ou d'amour perdurent, se renouvellent ou se brisent du fait de la guerre.

Musée de la Grande Guerre de Meaux

<https://www.fondationlaposte.org/projet/familles-a-lepreuve-de-la-guerre/>

Texte et musique

Centre des Écritures de la Chanson Voix du Sud – Fondation La Poste 47èmes rencontres d'Astaffort Le 28 septembre 2018

Le Centre des écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

À côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Écritures organise le prix du Centre des écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste

le 28 septembre 2018 : 47èmes rencontres d'Astaffort, avec Ben Mazué
<https://www.benmazue.com/>
<http://www.voixdusud.com>

Festival Jacques Brel 2018, 18ème édition Du 28 septembre au 14 octobre 2018 Concours Jeunes Talents le 7 octobre Vesoul



Association théâtre Edwige Feuillère. Le Festival Jacques Brel a été créé en 2000 associant à sa création un concours de la chanson française francophone. Une édition a lieu chaque année durant la 1ère quinzaine d'octobre.

Depuis 2011, le Festival dure deux semaines pour permettre plus de concerts, plus de diversité dans les propositions, plus d'immersion dans la ville et sur le département.

Il s'agit d'un festival de découverte de la jeune chanson française, un festival qui incite le public à la découverte des chanteurs de demain par des rencontres, des résidences... L'édition 2018 poursuivra la reconnaissance de son concours au niveau national.

Depuis 2012, le nombre de candidatures reste constant, entre 100 et 130 candidatures reçues chaque année.

Cette année pour la première fois un artiste est associé à la programmation. Nicolas Jules propose ses coups de cœur durant un week-end.

1ère collaboration avec le Hall de la chanson-Centre National du Patrimoine de la Chanson.

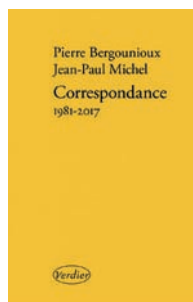
La Fondation La Poste soutient le Festival depuis 2002.

Concours Jeunes Talents : dimanche 7 octobre de 17h à 22h / Parrain Nicolas Jules

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Septembre 2018

Pierre Bergounioux et Jean-Paul Michel, *Correspondance 1981-2017*. Éditions Verdier, 13 septembre 2018



Choix d'écrits de Pierre Bergounioux et Jean-Paul Michel accompagnés de 25 facs-similés.

Jean-Paul Michel est né en 1948 en Corrèze, professeur de philosophie à Bordeaux, auteur d'une trentaine d'ouvrages de poésie et de critiques d'art.

Pierre Bergounioux est né en 1949 à Brive-la-Gaillarde. Enseignant de français en collèges de la région parisienne, puis aux Beaux-Arts. Auteur depuis 1984 de récits, écrits sur l'art et la littérature, entretiens, journal... Les Editions Verdier ont publié les 4 Carnets de notes couvrant les années 1980 à 2016.

L'ouvrage rend compte de l'histoire d'une amitié exigeante et trace par là-même le portrait attachant de deux hommes. La Corrèze, « âpre et ingrate région natale » selon Bergounioux, accueille leur adolescence dans les années 1960 au lycée de Brive. Années fondatrices auxquelles ils gardent une fidélité indéfectible, et dont il est largement question dans leurs échanges qui abordent différents thèmes, tels l'enfance, la biographie, la lecture, les critiques de livres,

l'écriture, les écrivains. Les lettres sont consistantes, riches et contemporaines. Cette correspondance constitue un témoignage direct sur le parcours et les options d'une vie. La passion commune pour la littérature, le difficile engagement dans l'écriture, donne une coloration chaleureuse qui n'empêche pas d'intenses discussions.

Heinrich Böll, *Lettres de guerre 1940-1944*. Éditions L'Iconoclaste, 30 septembre 2018
Préface de Johann Chapoutot, historien spécialiste de IIIème Reich.



Traduction de Jeanne Guérout, historienne franco-allemande, co-auteur de *Comme un allemand en France* (publié en 2016 avec le soutien de la Fondation).

Né durant la Première Guerre mondiale, le 21 décembre 1917, à Cologne, dans une famille catholique pacifiste, Heinrich Böll est l'un des rares élèves de son lycée à ne pas adhérer aux Jeunesses hitlériennes.

Enrôlé dans l'armée allemande en 1939, il est envoyé sur tous les fronts de la guerre et reste soldat jusqu'en avril 1945. Capturé par les troupes américaines, il est libéré le 15 septembre 1945.

Le jeune homme, futur prix Nobel de littérature, écrit durant les années de guerre des centaines de lettres à sa famille et à sa femme. Envoyées de Pologne, d'Allemagne, de France ou du front russe, elles constituent un regard rare sur la vie des soldats allemands dans les pays occupés. Et annonce la plume d'un grand écrivain.

« Je vous le dessine par la poste » Trente ans de lettres illustrées de Mathurin Méheut à Yvonne Jean-Haffen, Éditions Ouest France, 15 septembre 2018.

Préface de Philippe Le Guillou.



Cette correspondance s'échelonne de 1926 à 1954. On connaît ainsi 1400 lettres auxquelles s'ajoutent près de deux cents cartes postales, le tout précieusement conservé par Yvonne Jean-Haffen dans sa propriété, aujourd'hui La Maison d'artiste de la Grande Vigne, léguée en 1987 à la Ville de Dinan. Mathurin Méheut détruisait les réponses de son élève, très chère égérie et active collaboratrice, ces échanges épistolaires ayant lieu à l'insu de Marguerite Méheut, l'épouse de l'artiste.

Les illustrations à la gouache sont d'une exceptionnelle qualité, l'image primant toujours sur le texte qui sert de toile de fond graphique.

Cette correspondance, établie par Denise Delouche et Anne de Stoop, en collaboration avec la conservation des musées de Dinan, a une valeur à la fois documentaire et esthétique remarquable. Elle est composée de 150 lettres choisies, et de nombreuses reproductions.

« Dis-moi que tu m'aimes... même si ce n'est pas vrai », Éditions Textuel, 1er octobre 2018

Un petit recueil de lettres d'amour, de Mick Jagger à Guy de Maupassant, de Colette à Marie de Médicis. Ce livre met en scène des extraits de correspondances amoureuses minutieusement choisis et le fac-similé des lettres manuscrites correspondantes. Un mot, quelques lignes, et tout est dit. L'intimité de leurs auteurs est ici dévoilée (avec élégance), sans voyeurisme.

L'ouvrage réunit une quarantaine d'auteurs et une cinquantaine de citations accompagnées de la reproduction des courriers, illustrées d'images évocatrices de l'amour et de portraits.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org